

VISION DU RETOUR DE KHADIJA À L'OPIUM*

Amin KHAN

Tu cours sur les plaines de la mort sans craindre aucun obstacle labours noirs doux à humer comme traces d'amour sur la peau de l'aimée tu galopes fluide sans avancer d'un pas la conscience inondée de fumée d'herbe bleue tu échappes à la peur et à l'enchantement frôlant rivages pourpres et pièges de lumière langages amoureux et détresses du sens et l'or du poignard s'enfonce dans l'éclat du cri et du sanglot

Tu t'arrêtes souffle moindre corps perdu à toi-même et sur l'espace vierge de mort doré aux bordures des heures de l'ultime transparence tu reconnais à elle la morte familière l'aimée au malheur si urgent à pleurer elle couchée de son corps mort doucement retournant gravement à l'amour son œil mort de soleil capté dans la douleur de son corps mourant sur le rivage de l'intouchable douceur

Tu n'es plus sensible prisonnière roulant dans sa fuite la rouille chevelure la blancheur statique de ton corps souvenir captif arrêté au silence des parfums de midi à l'odeur de la liberté blanche opacité qui s'espace c'est la mort de toi qui me touche et m'effleure de tes doigts et m'attire sûrement vers ton corps de tristesse qui ignore

(*) Avec l'autorisation des éditions Isma, Alger (1989).

Tu me rends silencieux à moi-même corps blessant par
hasard aveuglé traçant douleurs communes larmes nais-
sances comme lumière au cœur de l'accident du rythme fatal
des sabots fulgurants or feu erreur de la main sur l'encolure
odeur trop bonne de la crinière sueurs du corps de l'amant
du fuyard effrayé par la violence des hordes cuivrées du
hasard

Tu sombres au cours du bras et de l'épaule quand s'attarde
le regard de l'amante déçue trop douce la peau de sa main
sur ton corps inutile supplication du silence tu sombres au
cours d'une ancienne lumière tu meurs de pressentir toute
la douleur du simulacre de l'endormissement au dessin de
la lampe à ton œil la nuit

Tu n'as pas la force le désir tu ne reconnais plus tes actes et
tes amants se retirent l'un après l'autre derrière la tenture
rouge épaisse comme le sang tu ne reconnais plus ton pays
tes gens les serviteurs de tes fantasmes s'absentent et tu
restes seule captive de l'absolue tristesse de la mort

Tu as connu le bleu et l'ocre indicibles et offert tes veines au silence tu as confondu des nombres et des gens dans la joie tu as affronté l'échéance en glissant ton langage dans le sien tu t'es transformé en semence d'ombre dans plus d'une mémoire tu as fracturé le trouble lumineux en des pierres essentielles perdues dans la confusion d'une atmosphère dure tu as dormi dans la cruauté de l'absence

Tu m'empêches encore de venir à toi et pourtant tu m'effleures tu m'éveilles amoureuse éteinte noire pour toujours tu me gardes à distance à toi inutile aux heures qui se déroulent aux passagères fatales du naufrage immobile inutile tu me protèges de ton regard mort fixe noir excessif tu m'accueilles avec l'extrême lenteur de ta seule certitude

Tu n'as pas d'amour pas de doute pas une sensation pour la servitude de ceux que l'amour dévore tu passes dans les losanges d'émeraude fragile du crépuscule d'Hannibal tu pousses ton métal dans la chair vivante de ceux qui se tiennent sur le bord d'un autre temps rivé leur corps de douleur ancienne et de vie inféconde prisonniers s'effaçant de leur destin fragile qui t'attendent qui ne vont nulle part qui ne prendront aucune route dévorés d'amour innocents douloureux jusqu'à l'instant subit de ta rencontre

Tu désignes de loin des tracés d'esclavage des chemins poudreux d'une fausse lumière qui tombe du ciel pâle de barbarie tu t'éveilles et fixes des parcours éternels brûlis odeurs du voyage des incroyants tu joues avec leur lucidité jusqu'à l'atroce vomissement des vérités ultimes tu assassines ceux qui invoquent un autre nom un autre geste de fer dans la terre et le limon tu te retournes et t'endors pendant que l'amoureux veille use la précieuse lumière d'un œil couché mort de soleil impérieux

Tu marques les signes douloureux des survivances dans l'atrocité des épreuves de la race dans la gangue asséchée et le noyau amer dans les symboles les plus pauvres de l'énigme des corps qu'une distance de lame tue reflet de métal d'argent et de feu amer entre les corps malheureux

Tu me sépares de ceux que j'aime du monde de l'envol matinal d'oiseaux bleus dans un ciel d'eau pâle tu me rappelles à l'ordre triste des jours qui s'éliment soie brute lassée par tant de mains collantes de la crasse des terres matinales la brume s'échappe telle le rêve qui nous fuit nous les fumeurs crépusculaires les bouts cassés du cortège des rêveurs inutiles

Tu n'as d'autre empire que nos corps pétris de mensonges
que nos vies séparées par le couteau de la malchance et du
malheur que nos volontés engluées du sommeil mauvais de
la malédiction lente malédiction sur la tribu dérisoire plus
de pitié pour toi plus de misère dans le regard quand ils te
voient chasser les ombres d'autrefois oscillante comme la
mémoire d'une mule blanche à midi perdue dans la rocaille

Tu me touches de ton odeur tu m'accables du même senti-
ment infime perpétuel automnale déraison de mon corps
que la douleur d'amours infirmes emprisonne aucune lu-
mière de miel et d'espace aucun domaine tranquille de
transparences offertes tu t'arraches les vêtements d'or et de
pardon des courtisanes sertissures fragiles de la sueur d'am-
bre qui perle sur ta peau sur la mienne tu laisses ton odeur
tu t'écartes car la chronologie de l'amour est encore absurde

Tu déchires le voile de mort parfumée sur la douceur de ton
épaule le temps passe sur des jardins de pierre enserrés que
le temps dégrade cours de turquoise érodée escaliers de la
blancheur du jasmin menacée le temps passe on devine le
port mais nul départ et dans mon cœur nulle liberté

Tu t'absentes aux noirceurs du temps aux failles pâles des maisons incendiées tu ne laisses au fuyard que le recueil des odeurs des cendres du paysage qu'il marche qu'il retourne aux maisons tristes de l'illusion qu'il traverse le noir et le blanc qu'il s'enfume qu'il se blesse qu'il se livre aux sables des migrations du sable et du vent que n'arrête nulle volonté nulle respiration

Tu passes dans la distance des plaines de la mort inachevée corps d'ardeur obscure tu traverses mes consciences et l'approche de ton corps me brûle évente la lumière affaiblie libre toi de franchir corps et âme de brûler les essences longues et douces du rêve misérable passe dans la distance toi qui me partage toi que les deuils embellissent et trébuche car à l'instant je te veux